

---

## Survivre à Tromelin. Stratégies d'adaptation de naufragés sur une île déserte au XVIII<sup>e</sup> siècle

Max Guérout, Thomas Romon, Véronique Laroulandie, Christine Lefèvre et Philippe Béarez

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/493>

DOI : [10.4000/archeopages.493](https://doi.org/10.4000/archeopages.493)

ISSN : 2269-9872

### Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

### Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2014

Pagination : 24-31

ISSN : 1622-8545

### Référence électronique

Max Guérout, Thomas Romon, Véronique Laroulandie, Christine Lefèvre et Philippe Béarez, « Survivre à Tromelin. Stratégies d'adaptation de naufragés sur une île déserte au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Archéopages* [En ligne], 38 | 07/2013, mis en ligne le 01 juillet 2015, consulté le 02 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/493> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.493>

---

© Inrap

# Survivre à Tromelin

## Stratégies d'adaptation de naufragés sur une île déserte au XVIII<sup>e</sup> siècle

Max Guérout *GRAN, FED 4124 « Histoire et archéologie maritimes »*

Thomas Romon *Inrap, UMR 5199 « De la Préhistoire à l'actuel : culture, environnement et anthropologie »*

Véronique Laroulandie *CNRS, Université de Bordeaux, UMR 5199 « De la Préhistoire à l'actuel : culture, environnement et anthropologie »*

Christine Lefèvre *MNHN, UMR 7209 « Archéozoologie, archéobotanique : sociétés, pratiques et environnements »*

Philippe Béarez *CNRS, MNHN, UMR 7209 « Archéozoologie, archéobotanique : sociétés, pratiques et environnements »*

### 24

Archétype de terre inhospitalière, Tromelin l'est sans aucun doute, moins en raison de sa superficie d'un kilomètre carré, que de l'immense espace maritime qu'il faut franchir pour poser de nouveau le pied sur la terre ferme ; isolé, mais aussi difficile d'accès, car la houle y parvient sans obstacle. Poussée par l'alizé du sud-est, elle se brise avec violence sur le plateau corallien du sud, ou bien, ayant contourné l'île, sur les plages faussement accueillantes du nord. Situé dans l'océan Indien, à environ 450 km à l'est de Madagascar et 550 km au nord de La Réunion [ill. 1], Tromelin est un îlot désertique, sans eau et sans végétation. Y vivre est une épreuve. Ce fut celle des esclaves abandonnés de l'*Utile* dont les plus résistants survécurent 15 ans.

Dans la nuit du 31 juillet 1761, la flûte l'*Utile* fait route de Foulpointe sur la côte est de Madagascar où elle s'est avitaillée, vers l'île de France (Maurice). Elle a aussi embarqué, clandestinement, 160 esclaves malgaches. Cette nuit-là, le navire fait naufrage sur les récifs de l'île de Tromelin. Les rescapés, 120 marins et 80 esclaves, après avoir creusé un puits, construisent une embarcation de fortune, *La Providence*, qui, le 27 septembre 1761, emporte les Français vers la civilisation, abandonnant les Malgaches. Se pencher sur la vie de ces naufragés qui vécurent totalement coupés du monde extérieur, c'est essayer de retrouver les marques de leurs efforts quotidiens pour se nourrir et se protéger des aléas climatiques. C'est aussi tenter de déceler les indices de leur détresse, de leur solitude, de leur énergie à puiser en eux-mêmes des raisons de survivre et de reconstruire un lien social.

### Se nourrir

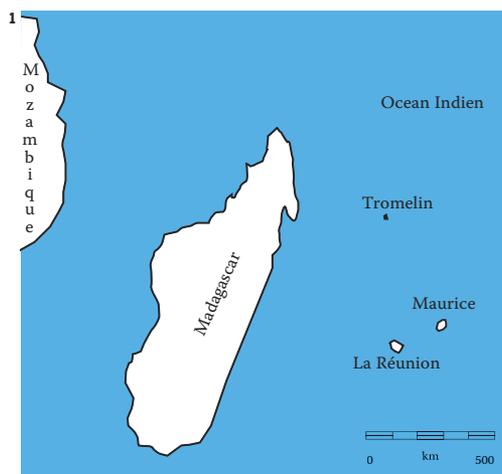
Des milliers de vestiges osseux exhumés lors des fouilles de l'habitat du point haut de l'île [ill. 2] sont les témoins d'au moins une partie de la nourriture des rescapés malgaches après le départ de l'équipage français. Les déchets alimentaires qui se rapportent aux oiseaux marins sont, de loin, les plus nombreux devant ceux de poissons et de tortues vertes<sup>1</sup> [ill. 3].

Parmi les restes aviaires, la sterne fuligineuse est la plus abondante, suivie des *noddi*. Ce duo est accompagné d'espèces de plus grande taille, phaëthon, fou et frégate, représentées chacune par de très rares vestiges. Les ossements appartenant au groupe des sterne/*noddi* proviennent de plusieurs centaines d'individus (nombre minimum d'individus = 837). La quantité cumulée de viande disponible sur ces petits oiseaux représente à peine 100 kg. La présence d'os médullaires<sup>2</sup> et d'os immatures<sup>3</sup> issus de poussins et de jeunes ne sachant pas voler révèle qu'une colonie de sternes fuligineuses, aujourd'hui disparue, nichait sur l'île à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Si l'on se réfère aux archives précédant le départ des Français, la colonie de celles qu'ils nomment « golettes noires » devait être importante (cf. Guérout, Romon, 2010, p. 69). La majorité des prises était constituée d'individus adultes, ce qui pose la question de la technique de chasse mise en œuvre par les Malgaches. Si les quelques jeunes ont pu être « cueillis » au sol à proximité des nids, cela n'est vraisemblablement pas le cas des adultes qui ont la possibilité de s'envoler en cas de danger. Ont-ils utilisé des bâtons, confectionnés des filets ou des collets ? Le matériel archéologique mis au jour n'apporte aucun éclaircissement à ce sujet. La préparation des carcasses de sterne consistait à briser systématiquement les ailes au niveau de l'humérus,

1. Après un premier tri par Aurélien Royer, les restes de tortues ont été analysés par Héliane Martin dans le cadre d'un stage professionnel de Master 1 (Université Bordeaux 1) effectué au MNHN de Paris.

2. L'os médullaire est une formation osseuse labile et saisonnière qui représente une réserve d'éléments pour la constitution de la coquille d'œuf. Il se trouve donc uniquement chez les femelles matures quelques semaines pendant la période de ponte. Il s'observe à l'intérieur des os longs des membres et des os des ceintures.

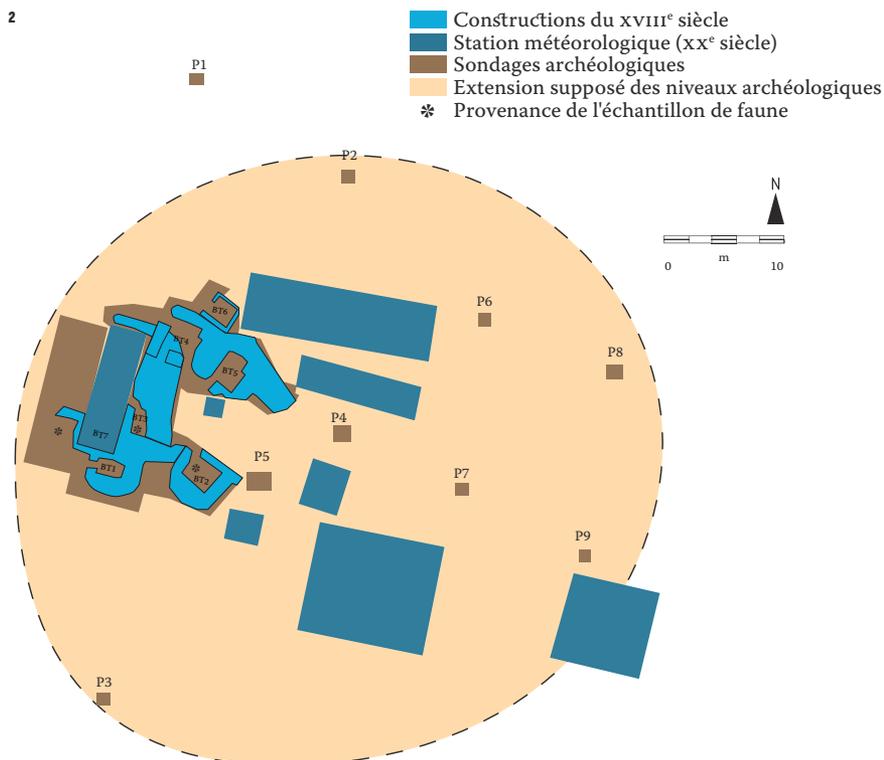
3. Environ 2 % des ossements du groupe sterne/*noddi* présentent une texture poreuse caractéristique d'individus immatures du point de vue ostéologique.



1. Localisation de l'île de Tromelin, par 15°53'31" de latitude sud et 54°31'23" de longitude est, soit à 450 km environ à l'est de Madagascar et 550 km au nord de La Réunion.

2. Plan général des secteurs fouillés (campagnes 2006 à 2010). En marron, emprise des sondages archéologiques ; en bleu clair, les murs construits par les naufragés ; en bleu foncé, les bâtiments de la station météorologique implantée à partir de 1954. En pointillé, extension supposée des niveaux archéologiques. La surface fouillée représente à peine 1 % de cette extension.

3. Profil de représentation des éléments anatomiques du groupe sterne/*noddi* exprimé en % de survie (= NME/MNI\*Qsp), habitat des Malgaches, fouilles 2008. Il existe chez la sterne une forte allométrie entre l'aile, longue et robuste, et la patte, courte et frêle. Le profil observé est très différent de celui qui est attendu dans le cas où seule la dissolution aurait contribué.

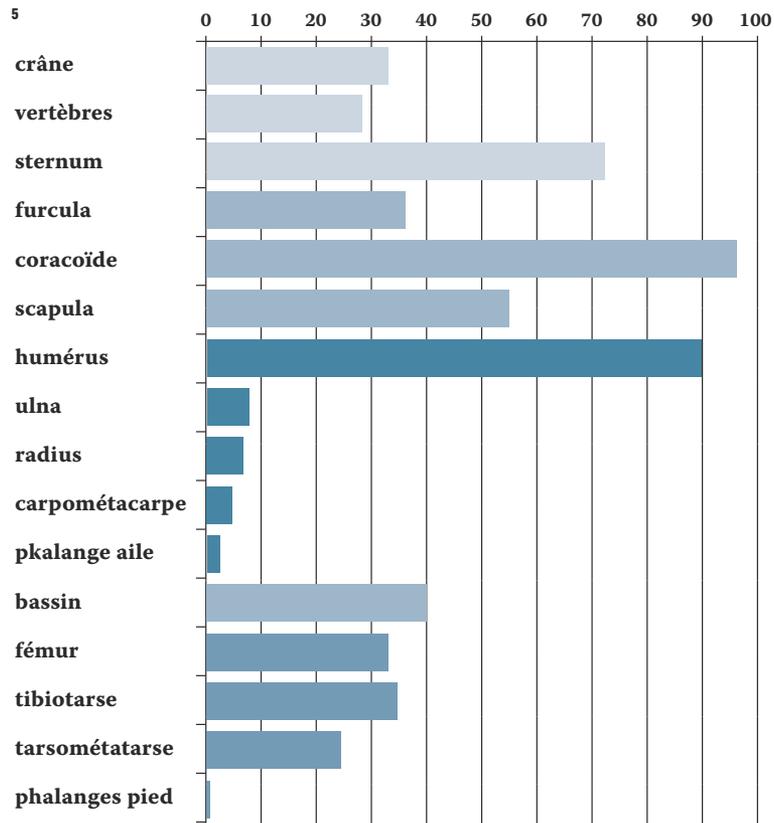


Taxons	Nombre de restes	Pourcentages
<b>POISSONS</b>	<b>603</b>	<b>3,27</b>
Carangues	40	6,63
Balistes	6	1
Poissons chirurgiens	6	1
Vivaneaux	5	0,83
Requins	3	0,5
Poissons-perroquets	2	0,33
Mérous	2	0,33
Demaiselles	2	0,33
Poissons porc-épic	1	0,17
Labres	1	0,17
Murènes	1	0,17
Indéterminés	534	88,56
<b>REPTILES</b>	<b>309</b>	<b>1,68</b>
Tortue verte, <i>Chelonia mydas</i>	309	100
<b>OISEAUX</b>	<b>17509</b>	<b>95,05</b>
Sterne fuligineuse, <i>Onychoprion fuscatus</i>	4150	23,7
Sterne/ <i>Noddi</i>	12980	74,13
<i>Noddi</i> , <i>Anous sp.</i>	284	1,62
Phaéton, <i>Phaethon sp.</i>	53	0,3
Fou, <i>Sula sp.</i>	5	0,03
Frégate, <i>Fregata sp.</i>	2	0,01
Aves indéterminés	35	0,2
<b>TOTAL VERTÉBRÉS</b>	<b>18421</b>	<b>100</b>



4. Brûlures de cuisson récurrentes localisées au niveau des fractures distales d'humérus de sterne fuligineuse. Ces brûlures s'observent sur 20 % des fragments d'humérus.

5. Spectre faunique identifié dans l'habitat des Malgaches (fouilles 2008) grâce aux collections de comparaison du MNHN de Paris. La distinction entre sterne et *noddi* est basée sur les coracoïdes, humérus et tarsométatarses. Pour chacun de ces éléments, la sterne représente près de 90 % des restes. Il est probable que des proportions soient identiques pour les ossements non déterminés spécifiquement.



opération qui permettait d'isoler les parties riches en viande des parties emplumées. Ce geste est inscrit dans l'os par des fractures aux morphologies spécifiques. Les carcasses étaient ensuite grillées comme l'indiquent les multiples brûlures de cuisson localisées au niveau de la fracture distale de l'humérus (III. 4). Une fois cuites, elles étaient découpées : les couteaux utilisés pour prélever les filets ont laissé l'empreinte de leurs fils sur les coracoïdes et les furculas. Une représentation anatomique tout à fait singulière caractérise la collection d'os d'oiseaux provenant de la zone de l'habitat des Malgaches (III. 5). Les éléments de l'aile, de l'extrémité distale de l'humérus jusqu'aux phalanges, sont extrêmement peu nombreux. Ces derniers sont pourtant bien plus robustes que les ossements de la patte, que leur petite taille et la finesse de leur corticale rendent beaucoup plus sensibles aux effets destructeurs du temps. Les os de l'aile sont également bien moins fréquents que les vertèbres dont la finesse et les petites dimensions favorisent la fonte et la perte lors de la fouille. Cette représentation diffère fortement de celle de la zone du Four, occupée avant le départ de l'équipage français (Laroulandie, 2008), qui est plus proche d'un profil attendu sans intervention humaine. Comment expliquer cette anomalie ? Les extrémités des ailes ont-elles été jetées sur le lieu de la capture ou lors d'un nettoyage de l'aire domestique ? Ont-elles été réservées, dans un lieu qui reste à découvrir, en vue de l'utilisation des plumes ? Ce qui reste des témoignages recueillis lors du sauvetage des naufragés permet de privilégier la seconde hypothèse (*Journal historique et politique*, 1777, cf. *infra*).

Les restes de poissons sont peu abondants, ce qui est surprenant sur une petite île. Bien sûr, l'océan est brutal et sa fréquentation hasardeuse, voire périlleuse, surtout pour des personnes non aguerries. En cela, l'origine des esclaves aura sans doute joué un rôle fondamental : venaient-ils de la côte ou des plateaux de Madagascar ? Malgré ce faible nombre, on observe une diversité spécifique relativement forte : au moins 11 familles sont présentes. À cela correspondent des poids d'individus variés, qui oscillent de 100 g à 10 kg. Bien que les données restent à préciser, le poids total de chair de poissons provenant de l'échantillon analysé doit approcher les 50 kg. La plupart des espèces identifiées peuvent avoir été capturées depuis le littoral ; cependant, les plus grosses (carangues, vivaneaux) ont probablement nécessité une pêche à la ligne au-delà des déferlantes. On sait que les survivants disposaient d'hameçons (Guérout *et al.*, 2008) et devaient avoir de quoi tresser des lignes. Par ailleurs, Tromelin était un milieu vierge qui, malgré un littoral accessible limité, devait aussi être foisonnant. La diversité des espèces trouvées en fouille témoigne à la fois de cette riche biodiversité du milieu, mais aussi de l'habileté et de l'opportunisme des habitants de l'île. On se trouve face à une situation un peu paradoxale où des gens habiles, capables

de pêcher, ont consommé peu de poisson. Il se pourrait que les restes squelettiques aient été évacués en un lieu qui reste à découvrir. En effet, peu de pièces d'un même individu sont retrouvées à chaque fois : écailles de grosse carangue, mais pas de vertèbre ni d'os crânien ; deux vertèbres de gros perroquet, mais pas de restes crâniens, etc. Aucune trace de découpe ou de brûlure n'a été observée sur les ossements, le mode de préparation des poissons reste donc méconnu. De par la présence des nombreuses écailles, on sait seulement que les poissons ont dû être écaillés au campement. Des restes de Diodon posent la question de leur utilisation. Les Malgaches connaissaient-ils la vénénosité de ce poisson ? A-t-il été consommé ou a-t-il été pêché ou récupéré échoué, afin d'en utiliser les épines ? Le problème de la toxicité se pose aussi pour les grands poissons prédateurs, tels que les carangues grosse tête ou les vivaneaux chien rouge, aujourd'hui potentiellement porteurs de ciguatera. L'étaient-ils déjà à cette époque et ont-ils intoxiqué, voire tué une partie des rescapés ? Ce problème de sécurité alimentaire joue-t-il un rôle, pour partie, dans la faible part apparente du poisson dans le régime alimentaire des survivants ?

Pour ce qui est de la tortue verte, l'échantillon prélevé en 2006 puis 2008 a livré plusieurs centaines d'ossements appartenant à un minimum de quatre individus. Trois mesuraient un mètre de long et 40 cm environ. Le recoupement de plusieurs données biologiques (Lebrun, 1975 ; Louis-Jean, 2006 ; Rapport SPC-NMFS/Turtles/WP4, 1979) indique qu'elles auraient pu fournir un poids de nourriture proche de 300 kg comprenant de la viande pour moitié, du cartilage et de la graisse. La présence d'un mâle est suggérée par la mise au jour d'une griffe particulièrement grosse. À l'inverse des femelles, les mâles ne fréquentent plus la terre ferme une fois qu'ils ont gagné l'océan après l'éclosion. Cet individu a-t-il été capturé en mer ou bien récupéré échoué après une tempête ? Des traces de découpe témoignent des activités de boucherie effectuées par les naufragés. Des stries plus ou moins profondes et parallèles sont visibles sur les parties internes et externes de certains fragments de dossière. Elles pourraient être liées à l'utilisation de la carapace dans une activité qui reste inconnue ou bien au frottement du sable lorsque l'imposant animal fut tiré jusqu'au campement.

### Les rations estimées

La détermination du poids de viande disponible sur les carcasses de tortues, poissons et oiseaux renverse l'image que l'on pourrait avoir du régime alimentaire des naufragés en considérant uniquement la fréquence relative des os des différents taxons. La tortue verte aurait représenté les deux tiers environ des ressources carnées, les oiseaux 22 % et les poissons 11 %. L'échantillon osseux analysé représente à peine 1 % du total estimé de la couche archéologique correspondant à l'occupation de l'île par les Malgaches après le départ des Français. Si

6. L'habitat des naufragés. Au premier plan, l'espace extérieur sous le vent des bâtiments. À gauche, le foyer et son trépied récupéré sur l'épave, des récipients en cuivre et, à droite, l'un des trois récipients en plomb. En arrière-plan, un des bâtiments dans lesquels ont été trouvés des objets rangés par catégorie (récipients, hameçon, cuillères).

7. Les cuillères et pointes déméloirs au moment de leur découverte. Ce sont des objets fabriqués par les naufragés à partir de plaques de cuivre récupérées sur l'épave.



tant est que la répartition soit homogène, il est possible de se prêter à une autre extrapolation, délicate mais néanmoins parlante, celle du nombre d'animaux consommés par les naufragés durant les 15 années de leur séjour forcé. Près de 90 000 oiseaux, 2 500 poissons et 400 tortues auraient été tués, procurant ainsi 45 tonnes de nourriture, ce qui, ramené à une ration journalière, correspondrait environ à 600 grammes/jour/homme<sup>4</sup> : sans compter la consommation des œufs de tortue et de sterne qui n'a pas laissé de preuve matérielle, mais qui est mentionnée dans les archives (*Journal historique et politique*, 1777). Son intégration au régime alimentaire aurait fourni des compléments en protéines, graisse et vitamines utiles à la survie des naufragés. Aucune donnée n'est actuellement disponible concernant la consommation des plantes, comme le pourpier (*Portulaca oleracea*), le veloutier (*Tournefortia argentea*), ou encore la patate à Durand (*Ipomoea pescaprae*) qui auraient pu apporter une source vitale de vitamine C. Les recherches prévues lors de la prochaine mission fourniront peut-être des éléments de réponse.

Des périodes de pénurie ont-elles pu se produire en dehors des pics de fréquentation liés à la reproduction des sternes et des tortues ? Actuellement, 50 à 70 % des pontes de tortue verte se situent entre début novembre et fin février (Le Gall *et al.*, 1986). Comme l'incubation dure entre 50 et 67 jours (Le Gall *et al.*, 1985), des œufs étaient potentiellement disponibles jusqu'à fin avril. Pour les sternes, la période de présence est plus difficile à estimer. Non seulement cette espèce ne se reproduit plus sur l'île, mais une variabilité des périodes de présence sur la terre existe dans l'océan Indien selon les îles considérées (Feare *et al.*, 2007). On sait par le journal de bord que les sternes étaient présentes en grand nombre le 31 juillet 1761, date de l'échouage de l'*Utile*. Fin mars 1778, le commandant du *Diligent* n'observe pas d'oiseaux (Guérout, Romon, 2010). Début décembre 1856, l'ornithologue Layard observe des adultes, des jeunes et des œufs (Brooke, 1981). Ces données nous incitent à penser que les sternes devaient y abonder, au moins entre juillet et janvier. Si période de disette il y a eu, celle-ci devait plus vraisemblablement être centrée autour du mois de mai.

### S'équiper

À de rares exceptions près, les objets de la vie quotidienne proviennent de l'épave de l'*Utile* (ill. 6). Les outils et les ustensiles sont nombreux à bord d'un navire et, malgré les pertes dues au naufrage, beaucoup d'entre eux furent récupérés et utilisés tels quels. C'est le cas des trépieds, les « chevrettes », utilisées par l'infanterie de marine pour faire un foyer lors des débarquements à terre, des nombreux récipients en cuivre provenant de la cambuse, des hameçons, d'une hache et d'une masse. Deux briquets en fer et trois fragments de pierre à fusil très usés en silex ont été découverts.

Ils permettent de préciser la technique utilisée pour allumer le feu que les femmes rescapées ont affirmé avoir conservé jusqu'à leur sauvetage. Le combustible était sans doute constitué des éléments de l'épave qui ont été collectés une première fois après le naufrage afin d'alimenter le four, la forge et surtout le chantier de construction de *La Providence*. Bien des équipements ou des éléments d'accastillage du navire ont été détournés de leur usage d'origine. Parmi eux, il faut citer deux pentures de porte trouvées à côté d'un fer de hache. Leur fonction pourrait être identique à la penture découverte emmanchée et encore utilisée comme hache dans un village voisin de la fouille des épaves de La Pérouse à Vanikoro, dans le Pacifique (Association Salomon, 2008, p. 209) Un gond de sabord d'artillerie ou une cheville de fer à tête plate, placée à l'extrémité du pivot, a été matée et élargie par martelage et ainsi pu être utilisée comme marteau. Des chevilles, fichées verticalement dans le sable ont pu servir d'enclumes. Les clous de charpente trouvés en grand nombre servirent sans doute à de multiples usages : marteau, tisonnier, pic, emporte-pièce, couteau... Enfin, un galet de lest en basalte, probablement ramassé sur la plage et transporté jusqu'à l'habitat, présente des traces d'utilisation, probablement comme affûtoir.

En utilisant la matière première disponible récupérée sur l'épave (fer, cuivre, plomb) ou sur l'île (corail, coquillage), les naufragés ont non seulement fabriqué des objets utilitaires, mais aussi pour se parer ou pour des rites.

Les coulures de plomb fondu et les déchets de métal découpés, les traces de martelage visibles sur les récipients, sont autant d'indices qui confirment l'hypothèse de l'élaboration par les naufragés, sur place, d'objets à partir des éléments de l'épave. Des cuillères (ill. 7) et des récipients en cuivre de forme hémisphérique ont très vraisemblablement été façonnés à partir de plaques récupérées sur l'épave. Trois grands récipients en plomb (ill. 6) d'un diamètre d'environ 50 cm et d'une hauteur approximative de 20 cm ainsi que leurs couvercles, pièces improbables sur un navire européen ou dans sa cargaison, ont été fabriqués sans que la technique mise en œuvre pour leur confection ne soit clairement déterminée. Elles servent peut-être à recueillir et/ou contenir de l'eau. Des pics en cuivre, dont les traitements de conservation ont permis de mettre en évidence des décors incisés, ont également été confectionnés. La forme et les motifs de ces pièces sont identiques aux pointes démêloirs malgaches (Molet, 1958). C'est l'outil presque indispensable pour la coiffure des femmes comme des hommes. Si la fonction hygiénique et esthétique de cette activité est évidente, son rôle social est également important. Cet aspect est encore plus flagrant en ce qui concerne deux bracelets en cuivre, très probablement forgés sur l'île, et qui n'ont aucun but utilitaire. À Madagascar, ces joncs ont une fonction d'ornement et aussi de talisman.

Parmi les objets fabriqués à partir des matériaux

4. Treize naufragés auraient vécu sur l'île pendant près de 15 ans (voir les explications dans Guérout, Romon, 2010).

naturels disponibles sur l'île, il faut citer une coquille de Triton transformée en contenant et une coquille de porcelaine façonnée en cuillère.

### S'abriter et se protéger

Une fois les vêtements et les voiles du bateau usés ou emportés par les tempêtes, les matières premières disponibles sur l'île pour se vêtir, se protéger de la pluie, du vent et du soleil étaient rares. Les témoins archéologiques directs le sont également. Mais le *Journal historique et politique* du 30 août 1777, qui donne un extrait d'une lettre rédigée à la suite du sauvetage des naufragés, aborde cette question. Cette source mentionne la fabrication d'une case avec les débris du vaisseau et couverte d'écaillies de tortue. Sans le contredire, les données recueillies sur le terrain ne permettent pas de valider cet écrit. Les archives signalent également le tissage des plumes pour en faire des pagnes et des couvertures. La sous-représentation des os du bout de l'aile dans l'échantillon étudié pourrait indiquer un lieu spécialisé pour cette activité, dont l'emplacement reste à découvrir. La grande quantité d'oiseaux capturés a pu fournir plusieurs dizaines de mètres carrés de matière première.

Une partie des constructions élevées par les naufragés après le départ des Français a pu être étudiée. L'étude stratigraphique indique que leur mise en place s'est faite quelque temps après l'occupation du point haut de l'île, et à la suite d'un épisode climatique ayant déposé une fine couche de sable de plage. Il s'agit très probablement du premier gros cyclone subi par les Malgaches, qui a dû anéantir les abris légers laissés par les Français. Ceux que les Malgaches reconstruisent sont de petits bâtiments de 2,3 à 2,7 m de longueur par 1,3 à 2,4 m de largeur, appuyés les uns sur les autres (ill. 2 et 8). Les murs sont construits en pierres sèches, à l'aide de blocs de corail et de plaques de grès de sable. Ces matériaux sont présents à la surface de l'île, mais essentiellement dans sa partie sud, alors que l'habitat est au nord. Les murs ont une épaisseur toujours supérieure à 1 m. Leur hauteur ainsi que leur couverture sont inconnues, leur partie supérieure ayant servi de carrière lors de la construction de la station météorologique dans les années 1950. Ils sont cependant conservés sur 1,4 m d'élévation. Un parement régulier, vertical, délimite l'intérieur d'une pièce unique rectangulaire qui comporte une seule ouverture, étroite et toujours située sous le vent. Les murs ne présentent pas de parement extérieur, ce qui leur confère un aspect courbe. Ces caractéristiques sont pour partie en rupture avec la tradition malgache ; par le matériau utilisé, tout d'abord, car à Madagascar, la pierre n'est utilisée que pour les tombeaux (Joussaume, Raharijaona, 1985) tandis que les habitations sont en végétaux ou en terre crue ; par leur dimension, ensuite : les maisons malgaches se composent bien d'une pièce unique (orientée nord-sud), mais leurs dimensions, bien que modestes, vont de 3 à 8 m de long sur 2,5 à 4 m de large ; par leur agencement,

enfin : elles sont entourées d'un espace vide selon des règles sacrées qui les isole les unes des autres (Decary, 1957). Mais à Tromelin, il s'agit avant tout de résister aux marées cycloniques et aux vents, et de protéger des biens peu renouvelables. Les bâtiments construits par les Malgaches sont de véritables forteresses et leur agencement permet également de créer un espace extérieur à l'abri du vent, véritable lieu de vie. C'est là qu'ont été retrouvés un foyer ainsi qu'une partie du mobilier laissé après le sauvetage de 1776. Ce niveau est scellé par du sable de plage, déposé après le départ des naufragés.

### Une société organisée

Abandonnés sur une île déserte, les naufragés malgaches ont su organiser leur survie, se procurer une nourriture suffisante, se doter des équipements et des ustensiles nécessaires et se construire des abris en dur efficaces, tout à fait originaux par rapport à leur culture. Ces adaptations à un milieu souvent hostile ne sont nullement le fait d'improvisation et d'anarchie, mais celui d'une organisation et d'un travail collectif. Les bâtiments qu'ils ont construits, remaniés, modifiés, sont sans doute la preuve la plus évidente d'une société organisée. Comme l'est l'ordre qui régnait dans les bâtiments où les objets ont été retrouvés soigneusement rangés, par catégorie. Quant à la découverte des deux bracelets et des pointes démêloirs, elle laisse penser qu'au-delà des strictes nécessités de leur survie, les naufragés ont su, dans ces conditions extrêmes, mener une vie quotidienne en accord avec leur culture.



8. Les bâtiments vus depuis le sud-est. Ce sont de petites cellules qui s'appuient les unes contre les autres : leurs murs, en pierres sèches, sont très épais afin de résister aux marées cycloniques.

#### Références bibliographiques

- ANONYME, 1777 : « Extrait d'une lettre de Port-Louis dans l'Île de France », *Journal historique et politique des principaux événements des différents cours de l'Europe*, n° 24, p. 374-376.
- ASSOCIATION SALOMON, 2008 : *Le mystère Lapérouse ou le rêve inachevé d'un roi*, Paris, éd. De Conti.
- BROOKE R.K., 1981: "Layard's bird hunting visit to Tromelin or Sandy Island, in December 1956", *Atoll Research Bulletin*, 255, p. 73-82.
- DECARY R., 1957 : « L'habitation chez quelques tribus malgaches », *Mémoires de l'institut scientifique de Madagascar*, Série C, t. IV, p. 1-34.
- FEARE J. S., JACQUEMET S., LE CORRE M., 2007 : "An Inventory of Sooty Terns (*Sterna fuscata*) in the Western Indian Ocean with Special Reference of Threats and Trends", *Ostrich*, 78(2), p. 423-434.
- GUÉROUT M., ROMON T., 2010 : *Tromelin. L'île des esclaves oubliés*, Paris, éd. du CNRS – Inrap, 198 p.

- JOUSSAUME R., RAHARIJAONA V., 1985 : « Sépultures mégalithiques à Madagascar », *Bulletin de la société préhistorique française*, vol. 82, n° 10-12, p. 534-551.
- LAROUANDIE V., 2008 : « Tromelin 2006. Étude des restes aviaires », in GUÉROUT M. (dir.), *L'utile... 1761. Esclaves oubliés. Recherches archéologiques sur l'île de Tromelin (océan Indien)*, Rapport de mission Taaf, Ministère de la Culture, p. 108-132.
- LEBRUN G., 1975 : « Élevage à La Réunion de juvéniles de la tortue verte *Chelonia mydas* (Linnaeus, 1758) », *Science et pêche (ISPTM)*, vol. 248, p. 1-25.
- LE GALL J.-Y., LEBEAU A., KOPP J., 1985 : « Évaluation de la production de tortues vertes *Chelonia mydas* nouveau-nées sur les sites de ponte Europa et Tromelin (océan Indien) », *Océanographie tropicale*, 20 (2), p. 117-133.
- LE GALL J.-Y., BOX P., CHATRAI D., TAQUET M., 1986 : « Estimation du nombre de tortues vertes femelles

- adultes *Chelonia mydas* par saison de ponte à Tromelin et Europa (océan Indien) (1973-1985) », *Océanographie tropicale*, 21 (1), p. 3-22.
- LOUIS-JEAN L., 2006 : *La conservation de la tortue marine face au secteur clé de la pêche maritime à la Martinique. La place de la tortue marine dans la société martiniquaise*, Mémoire de Master 2 du Muséum national d'histoire naturelle « Évolution, patrimoine naturel et sociétés », 82 p.
- MOLET L., 1958 : « Les pointes démolies malgaches », *Le naturaliste malgache*, X, 1-2, p. 153-165.
- RAPPORT SPC-NMFS/Turtles/WP4, 1979 : « Commission du Pacifique Sud. Journée d'étude CPS/NMFS sur les tortues marines du Pacifique tropical (Nouméa, Nouvelle-Calédonie, 11-14 décembre 1979) », Programmes de marquage et d'élevage de la tortue verte *Chelonia mydas* réalisés en Polynésie française par le service de la pêche, 21 p.